

## Le grand partage philosophique

**h**ebdomadaire de « l'intelligence en action », comme le croit ou, du moins, le souhaite Jean Daniel, *Le Nouvel Observateur* vient de s'illustrer dans une nouvelle intervention d'expertise intellectuelle ayant pour objet principal de manifester pour un public avide de connaissances l'état des hiérarchies intellectuelles. Dans un article intitulé « L'inconnue du Collège de France », publié le 9 juin 2011, Aude Ancelin, chargée de la rubrique « Idées », agrégée de philosophie et auteure de quelques essais, se propose de faire connaître à ses lecteurs la titulaire d'une chaire de philosophie (métaphysique et théorie de la connaissance), nouvellement élue dans la vénérable institution.

D'emblée le lecteur est prévenu qu'il aura besoin d'aide. « Mais qui est donc Claudine Tiercelin ? » ou encore : « Claudine, qui ? » ; elle « était encore inconnue il y a un mois, même chez les libraires les plus pointus ». Une enquête serrée sera donc indispensable pour comprendre comment une inconnue est parvenue à entrer dans « le prestigieux établissement fondé en 1530 par François I<sup>er</sup> ». L'enquêtrice prend les précautions nécessaires pour éviter d'être suspectée de parti pris : sans jamais juger explicitement de la valeur philosophique de l'étonnante « Claudine, qui ? », elle se

LOUIS PINTO

borne à demander son opinion à un petit nombre de personnes averties, les unes identifiables, les autres anonymes, ou presque. La collecte de leur avis parlera d'elle même. Point n'est besoin pour la journaliste d'en rajouter : elle ne dit que ce qu'elle a entendu dire de ci de là. L'accumulation d'opinions finit par donner une présomption suffisamment nette de ce qu'est, en la matière, le tribunal de l'opinion, en l'occurrence de l'opinion commune des docteurs dans sa définition actuelle.

Mais comment les membres de ce jury ont-ils été choisis ? Et pourquoi ces juges et pas d'autres ? Et pourquoi pas deux ou trois fois plus de juges ? Et pourquoi un seul partisan de Claudine Tiercelin, Jacques Bouveresse, son ancien directeur de thèse et son principal appui pour l'élection au Collège, dont le propos risque de paraître suspect de partialité ? À propos d'un exercice du même genre, le « *bit parade* des intellectuels français » (il s'agit toujours de classer), Pierre Bourdieu remarquait combien le classement final informe moins sur les classés que sur ce qui est le plus important mais le

moins visible, la sélection des juges dont la légitimité gagne à être donnée comme allant de soi. Les individus classés n'ont pas à protester contre ce type de verdict, ils doivent être beaux joueurs et s'incliner devant le tribunal de l'opinion. Même si la composition du tribunal est opaque, ses avis n'en sont pas moins efficaces du seul fait qu'ils sont jugés dignes d'être publiés dans la presse. Comment mettre en doute l'avis d'une journaliste qui, scribe ou greffière d'un tel tribunal, est censée s'y connaître aussi en philosophie et, sans doute davantage, en philosophes ? Comment ne pas s'incliner devant la notoriété de juges tenus pour incontestables, dont l'autorité est encore renforcée par l'avis de connaisseurs anonymes mais manifestement au parfum des hiérarchies ? La ratification par le public du verdict est acquise d'avance car elle ne saurait être compromise ni par les adversaires de la philosophe, d'emblée convaincus par la charge, ni par des demandeurs d'opinions, ravis d'être instruits sur une matière dont ils ne pensaient pas grand chose ni, simplement, par des indifférents aux choses philosophiques qui pencheront naturellement du côté où l'on s'amuse.

Le portrait de la professeure au Collège de France comporte des éléments à charge. Non contente d'être une « inconnue », elle se montre sûre d'elle (« elle ne laisse pas d'impressionner par la fermeté de son ton »), arrogante (elle est une « nouvelle "Dame de fer", du Collège ») et ne reculant pas, dans ses leçons, devant un « effet de terreur garanti » que lui assurent, dans un « silence religieux », une « nuée de patronymes anglo-saxons inconnus » et des citations extravagantes (comme celle de Wittgenstein : « Si un lion parlait, nous ne le comprendrions pas »). Ne s'intéressant qu'à des « problè-

mes hyperpointus », s'abritant derrière l'ésotérisme d'un jargon obscur alourdi de « termes anglais », elle traite de *curiosa*, l'« irréalisme pluraliste » de Goodman ou la « relativité ontologique de Quayle » (malheureuse retranscription phonétique approximative par la journaliste du nom du grand philosophe américain Quine). Enfin, face à des représentants de la *French Theory* souvent vantés pour l'extraordinaire audience qu'ils trouvent Outre-Atlantique, elle se voit considérée comme un maillon de la pénétration philosophique en France d'une société multinationale anglo-saxonne bureaucratifiée sise aux États-Unis mais installée partout dans le monde et possédant un pouvoir démesuré face aux génies isolés d'une nation petite mais fière.

Ne disposant pas du dossier de l'affaire, le public est invité, sur la foi des suggestions de juges et de témoins qualifiés, à voir dans le nouvel événement qu'on lui présente une illustration supplémentaire de la lutte éternelle entre les créateurs qui ne doivent leur autorité qu'à eux mêmes, à leur génie, et les répétiteurs qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la force anonyme et routinière des institutions universitaires.

Si l'article du *Nouvel Observateur* n'avait eu d'autre intérêt que d'illustrer une nouvelle fois les règles de cooptation dans le cercle des intellectuels de qualité, il n'y aurait pas lieu d'en parler ni de s'étonner d'un état de choses bien connu. L'hebdomadaire « intello » n'a guère de mal à ériger en juges ceux-là mêmes qu'à longueur d'année, il célèbre inlassablement avec enthousiasme pour leur originalité, leur audace de « gêneur », sans parler de leur notoire indifférence à la notoriété. Mais rarement aura été offerte une telle occasion de révéler, sous les routines des classements, l'un des

principes de mobilisation intellectuelle, celui qui est mis en œuvre en situation d'urgence ou de péril, lorsque la définition de l'excellence intellectuelle qui convient aux juges se trouve perturbée par des intrus ou des étrangers : il suffit de penser aux confrontations de jadis autour de la question du nazisme de Heidegger qui semblait, à ses admirateurs, ne pouvoir être soulevée que par des esprits médiocres, insensibles aux grandeurs de l'Être, ou autour du canular de Sokal. Ce physicien dont l'article de physique « postmoderne » joliment intitulé « *Transgressing boundaries* » dans *Social Text*, revue américaine « radicale », s'il n'avait pas réussi à troubler des lecteurs habitués à ce genre de littérature, avait provoqué, une fois révélée la supercherie, les hauts cris des représentants français de la pensée postmoderne exaspérés par une expérience aussi misérable où ils voulaient voir moins un témoignage de leur candeur qu'un mauvais tour joué par des scientifiques provinciaux.

On peut remarquer que ces débats ne portaient pas explicitement sur le clivage entre philosophie analytique et philosophie continentale. Il y a bien des philosophes qui, ne se revendiquant pas du premier pôle, refusent de se reconnaître dans l'image renvoyée par le second : la référence à la raison est loin d'être la propriété exclusive des philosophes analytiques<sup>1</sup>. Et pourtant, si l'élection de Claudine Tiercelin réactive en partie des fractures antérieures, c'est sans doute parce que, vu du bord opposé, le style philosophique qu'elle représente cristallise ou porte à l'extrême les traits néga-

tifs d'un modèle intellectuel auquel peut être imputée l'inhibition de prétentions à la créativité philosophique. En chacune de ces situations de confrontation, c'est l'unité qui prévaut autour de l'essentiel, une façon très française de « défendre » la philosophie et, au delà, une conception de la valeur intellectuelle, car l'une des singularités du champ intellectuel français est précisément la position stratégique qu'y occupe la philosophie, ou son ombre. Ce qui se passe en ce domaine semblerait ne devoir concerner qu'un petit nombre de spécialistes travaillant sur des choses parfois compliquées, pourtant, le public instruit est invité à se préoccuper du sort de ses héros familiers dont les entretient semaine après semaine une presse *people* de grand luxe, surtout quand est mis à mal le renom de ces héros fameux.

En bon sociologue relativiste mettant en œuvre le principe de symétrie cher au programme fort de sociologie des sciences à la Bruno Latour (traiter de façon équivalente les adversaires), on pourrait se contenter de prendre acte de la relativité des points de vue, de leur « incommensurabilité » : il y aurait d'un côté, la philosophie continentale (germano-française) et d'un autre côté, la philosophie analytique<sup>2</sup>, l'une inspirée par Nietzsche, Heidegger et l'autre par Frege, Russell et Wittgenstein. Il pourrait alors sembler difficile de juger l'une de ces traditions d'après les critères de l'autre, comme le montre le fait que le mot « obscurité » n'a pas le même sens de part et d'autre de la ligne de partage : pour les uns, c'est la prétention de profondeur qui engendre

1. Sur la question de savoir par quels traits la philosophie analytique dans ses différentes ramifications pourrait se définir, voir Hans-Johan Glock, *Qu'est-ce que la philosophie analytique ?*, Paris, Gallimard, 2011.

2. C'est un peu ce qu'admet un adversaire de Claudine Tiercelin au sein de la philosophie analytique qui regrette le choix de cette candidate plus que la place attribuée à la philosophie analytique.

toutes sortes de séductions ou de dérivés telles que l'invocation de mots sacrés, des usages extravagants de métaphores, d'images, d'équivalences approximatives (raison = unité = totalité = totalitarisme = pouvoir...); pour les autres, c'est le recours aux moyens arides de la logique et des analyses de mots qui marque une rupture exaspérante avec la langue philosophique à laquelle la lecture et la glose des grands auteurs les a familiarisés. Il faudrait ajouter que l'obscurité est, pour le tribunal des doctes, un reproche quand il vise une philosophie jugée pédante et difficile, alors que dans le même temps, elle est tenue pour un emblème d'indispensable profondeur s'agissant de la philosophie de chez nous.

Il suffit de puiser dans un échantillon de textes issus de chacune des traditions pour mesurer la distance. Au style grand-seigneur des uns s'oppose la prose raisonneuse des autres, à la révélation en mi-teinte ou éblouissante de vérités supérieures, le traitement méthodique de questions délimitées et explicitement exprimables, à la certitude d'un récit (avec ses « personnages conceptuels » comme dit Deleuze) à prendre en bloc comme une œuvre d'art, le cheminement d'une enquête avançant des arguments sans cesse précisés, remaniés.

Les sujets aussi semblent bien confirmer la thèse de l'incommensurabilité. Alain Badiou, cité en modèle, s'interroge, par exemple, sur l'essence de l'événement, entité dont on ne peut comprendre l'intérêt, si l'on n'a pas lu l'œuvre du philosophe, ses aphorismes péremptoirs dont l'éclat se détache sur un fond de brouillard compact constitué de longs développements hermétiques. Il se mesure à Deleuze, à Derrida dont il se revendique l'héritier. À l'inverse, Claudine Tiercelin qui propose la voie d'un « réalisme scientifique »

tente de répondre à des questions claires et précises en se demandant comment il est possible d'échapper aussi bien au réalisme métaphysique (il existe hors de moi des objets délimités dotés d'une réalité indépendante) qu'à l'idéalisme (cette réalité est posée, construite par l'esprit). Son univers de référence est celui de penseurs comme Peirce, Wittgenstein ou Putnam, sans parler d'auteurs d'articles dans des revues spécialisées.

Quand Deleuze déclare que la philosophie ne cherche pas à résoudre des « problèmes », mais qu'elle est plutôt un activité « créatrice de concepts », il ne fait que condenser, bien au delà du cercle de ses disciples, le *credo* commun de ceux qui partagent le modèle du génie philosophique. La philosophie est pour eux un exercice de virtuosité intellectuelle consistant à partir des œuvres antérieures de la tradition ou de l'avant-garde précédente pour en proposer un dépassement particulièrement original et inédit que les connaisseurs sauront apprécier, commenter, discuter, quitte à proposer eux mêmes une autre voie. Exister c'est différer. Et ce n'est pas un hasard si, précisément, le mot « différence » a connu une fortune que l'on ne peut expliquer seulement par les tâches intellectuelles qui lui ont été attribuées mais certainement en grande partie, avant tout par les promesses qu'enfermait le sens usuel : la pensée offrait une chance d'être vraiment « différent ». Différent, d'abord, de la plèbe professorale, puis de l'enfermement disciplinaire qui interdit la « transgression des frontières » avec l'art, la science, l'expérience mystique et, enfin, de l'humanité « sédentaire » réfractaire à l'exploration d'autres possibilités.

Cette pensée de la différence comportait une critique de la tradition rationaliste qui, plutôt que d'être prise de front,

se voyait dissimulée et transfigurée en raison « occidentale ». Il est remarquable, que pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, la raison soit devenue un terme dont des professionnels ne parlent pas volontiers et qu'ils associent tacitement au rationalisme, option peu prisée sinon franchement ridicule et, en tous cas, peu excitante. Nombre d'entre eux se contentent de s'appuyer sur un vieux dualisme de type raison/imagination. Lorsqu'ils parlent positivement de science, c'est surtout dans la mesure où elle paraît témoigner en faveur de l'imagination et apporter sa contribution à l'activité de dépassement, tout se passant comme s'il existait d'un côté, la science officielle des professeurs rationalistes et, d'un autre côté, une science officielle, œuvrant dans le même sens que la philosophie authentique. On en arrive donc à un exploit singulier : la science, lorsqu'elle n'est pas assimilée au « scientisme » et au « positivisme », travers couramment attribués au rationalisme dit « traditionnel », se voit purement et simplement dissociée d'une réflexion, jugée plus ou moins vieux jeu, sur la rationalité. L'argument principal est celui des changements théoriques dans l'histoire des sciences : il semblerait que ces changements récusent l'idée d'une raison immuable. Or une telle « découverte » n'est pas faite pour ébranler une philosophie et une histoire des sciences attachées à rendre compte des révisions de paradigmes ou des mutations conceptuelles de la science, tâche à laquelle se sont consacrés des auteurs très différents les uns des autres, liés soit à l'épistémologie française soit à la philosophie analytique. En outre, ces auteurs n'ont pas estimé que les changements considérés étaient de nature à remettre en cause l'intérêt de questions comme la vérité, la

réalité, l'objet, l'objectivité, la certitude, etc.

Le dépassement de la raison qui ne dit jamais vraiment son nom est certainement un signe de reconnaissance pour tout prétendant à l'avant-garde philosophique. Transfiguré en critique du « logos » de l'Occident, ce dépassement a l'immense avantage de témoigner d'un refus en soi louable de l'ethnocentrisme, se trouvant par là même assuré de provoquer des effets irrésistibles dans les campus auprès de porte-parole intellectuels des minorités ethniques et sexuelles, et auprès d'autres lettrés, psychanalystes théoriciens, théoriciens de la danse, du théâtre ou du cinéma, soudés dans une commune aversion envers ce que désignent de façon noble et distanciée les mots comme « unité », « identité », « centre », « universel ». Aristocratie intellectuelle et « intelligentsia prolétoïde », selon l'expression de Max Weber, rapprochées par des mots d'ordre de distinction en vertu de l'homologie de leurs intérêts propres ont tendu à constituer un front relativement large et cohérent qui a fonctionné de façon très efficace dans les mobilisations suscitées par des débats comme ceux mentionnés plus haut. La force sociale de la *doxa* philosophique (comment la nommer autrement ?) tient pour une part à l'infrastructure à interconnexions denses dont bénéficient sa production et sa circulation : presse « de qualité », chroniques dans la presse écrite, la radio, la télévision, conférences de haute vulgarisation intellectuelle, institutions para-universitaires (Collège international de philosophie). Mais elle doit aussi beaucoup aux contenus. La promesse de salut intellectuel, c'est-à-dire de différence pour chacun et pour tous, est certainement ce qui fait la popularité de discours construits sur un

petit nombre de schèmes de pensée et d'évaluation dont la répétition a pour effet de clore l'espace des possibles philosophiques. De même que les sondeurs n'ont aucune difficulté à faire dire aux sondés que la « sécurité » est la « première préoccupation des français » (avant même l'emploi ou la santé), les doxosophes de la vie intellectuelle n'ont aucune peine à simuler un plébiscite qui ne fera que ratifier les classements des instances de diffusion culturelle : en réussissant à dissimuler l'extorsion énorme de profits de tous ordres (matériels et symboliques) que ces instances réalisent en faveur des agents d'une culture moyenne d'un nouveau genre, d'allure plus libre, plus créative, plus prétentieuse, ces instances donnent l'apparence de n'avoir d'autre fin que de donner de la visibilité à des intellectuels dont la grandeur aura été préalablement établie par l'admiration de pairs incontestables. Ne pas se soumettre à l'évidence des classements intellectuels aurait de fortes chances de trahir soit un esprit mesquin et chicanier soit une belle cécité à la grandeur : comment pouvez-vous nous ennuyer avec des problèmes spécialisés de signification, de référence, de règle quand on peut se passionner pour les audaces fascinantes de la pensée post- (-coloniale, -moderne), avec ses mutations et ses transmutations ?

Vu de loin ou de l'extérieur, le verdict des grands juges sollicités par la journaliste du *Nouvel Observateur* paraîtra peut-être empreint d'une naïve ignorance ou simplement de provincialisme parisien, en tous cas de myopie tranquille. C'est bien cela qui porte ces juges à s'étonner qu'une chaire au Collège de France ne revienne pas comme une tenure féodale aux grands noms universellement admirés de la philosophie française, comme Alain Badiou, Jean-Claude Milner, Jac-

ques Rancière, héritiers présomptifs déshérités des grands de naguère que furent Foucault et... Bourdieu<sup>3</sup>. Une telle anomalie dans un paysage tellement homogène avait de quoi gâcher les plaisirs de l'intelligence. ■

3. Un présumé « disciple de Bourdieu » pense que ces deux auteurs n'auraient pas pu être élus dans les circonstances actuelles au Collège. C'est faire porter implicitement une responsabilité de sectarisme sur Bouveresse. Ce reproche est pour le moins curieux à propos de Bourdieu, étant donné ce que l'on sait de leurs affinités intellectuelles et de ce que l'un et l'autre ont écrit. On peut comprendre ce reproche surtout comme une façon d'établir un cordon sanitaire entre les bons et les méchants, Bourdieu étant un enjeu : représentant de l'héritage rationaliste et des Lumières, et pourtant situé du côté des bons (Foucault, voire Derrida) surtout pour son engagement à gauche, il fallait absolument l'avoir pour soi dans une bataille qui le dépasse de beaucoup.